

Le Fonds Georgette Leblanc

Dominique Dewind



Édition électronique

URL : <http://textyles.revues.org/2513>

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2013

Pagination : 181-184

ISBN : 978-2-8759-3000-2

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est offert par
Bibliothèque royale de Belgique –
Koninklijke Bibliotheek van België



Référence électronique

Dominique Dewind, « Le Fonds Georgette Leblanc », *Textyles* [En ligne], 44 | 2013, mis en ligne le 23 avril 2014, consulté le 08 décembre 2016. URL : <http://textyles.revues.org/2513>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

La chronique des Archives et Musée de la Littérature Le Fonds Georgette Leblanc

Jeune sœur de Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin, la cantatrice française Georgette Leblanc (1875-1941) s'est notamment produite au Théâtre Royal de la Monnaie où sa Carmen blonde eut un indéniable retentissement. C'est en 1895 qu'au cours d'une soirée chez Edmond Picard, elle rencontre Maurice Maeterlinck, le poète et dramaturge déjà célèbre des *Serres chaudes*, de *La Princesse Maleine* et de *Pelléas et Mélisande*. Le coup de foudre est réciproque. Elle sera sa compagne jusqu'en 1918, date à laquelle Maeterlinck lui préfère la jeune Renée Dahon, qu'il épouse un an plus tard.

Après cette séparation, elle part aux États-Unis. Elle reviendra, ensuite, en Normandie, le pays de son enfance, pour y achever sa vie. C'est là, dans le vieux phare de Tancarville où elle avait résidé avec ses amies Margaret Anderson¹ et Monique Serrure, que divers documents lui appartenant ont été retrouvés : manuscrits, carnets, notes, lettres, dessins, revues de presse, photos, programmes, etc... La plupart datent de l'époque de son séjour américain : elle venait de rompre avec Maeterlinck et s'efforçait de se reconstruire en écrivant ses *Mémoires* relatant leur vie commune².

Ces archives présentent un intérêt multiple. Elles contiennent bien sûr un certain nombre d'informations et d'anecdotes sur Maurice Maeterlinck qui pourraient en justifier l'intérêt à elles seules. Mais elles offrent également, et l'on pourrait dire surtout, l'opportunité de mieux connaître la personnalité de celle qui fut pendant vingt-quatre années la compagne, l'inspiratrice, voire l'égérie de l'écrivain. Qui était cette femme profondément aimée, dont les longues discussions ont incontestablement nourri des œuvres telles que *Le Trésor des humbles*, ou *Aglavaine et Sélysette* ? Peut-on mieux comprendre un auteur en s'intéressant à la femme qu'il a aimée ? Autant de questions soulevées par cet ensemble à la fois historiquement précieux et émouvant.

Des carnets intimes : « beaucoup de vies marchent à petits pas, la mienne marche à longues enjambées »

Parmi les pièces les plus riches du Fonds, une dizaine de carnets de notes contenant des brouillons de lettres, des fragments de manuscrits, des pages de journal intime et des réflexions éparses [MLT 520-534]. Ce sont des outils extraordinaires pour faire revivre la personnalité de Georgette Leblanc. Par leur contenu intrinsèque, mais aussi par le fait que récits et réflexions s'y déclinent au jour le jour. Irrépressiblement, la consultation des carnets crée un sentiment d'intimité avec leur

1 Margaret Anderson était l'éditrice de la revue littéraire *The Little Review*.

2 LEBLANC (Georgette), *Souvenirs 1895-1918*, Paris, Grasset, 1931.

auteur. On pénètre dans sa vie privée, dans ses pensées, peut-être secrètes.

L'écriture est enlevée, nerveuse, fouguese sur une page, plus calme et posée sur la suivante. Les ratures plus ou moins franches, les hésitations, les doutes, les répétitions, les passages plusieurs fois réécrits semblent traduire immédiatement l'affect. L'humeur du moment transparait, mais aussi la pensée en train de se former, un peu comme dans une relation en face à face. En outre, redondances et hésitations suggèrent une part de non-dit et d'inconnu. De sorte que le tableau esquissé semble plus proche de la vérité qu'un texte parfaitement rédigé et poli.

Même si, vraisemblablement, les carnets n'ont pas été rédigés pour être lus par un tiers, il semble, lorsqu'on les feuillète, que Georgette Leblanc agissait comme si elle savait que quelqu'un pourrait se pencher un jour sur ses archives. L'attestent des pages arrachées ou certains passages raturés de telle manière qu'ils soient définitivement illisibles... Sur la page de garde d'un des carnets, on trouve ainsi la curieuse mention autographe « Notes de Georgette Leblanc (en conversation) » [MLT 534/1]. Ainsi, il se peut que, même dans les carnets, la vie soit inséparable de sa mise en scène...

Dans ses carnets, Georgette Leblanc s'attache, notamment, à dégager les raisons qui ont mené son couple à la rupture. Profondément sincère avec elle-même, elle analyse sans relâche ce qui s'est passé. Déterminée à tenir tête au chagrin, il lui faut comprendre les raisons de l'échec de la grande histoire d'amour de sa vie pour se reconstruire et trouver la force de reprendre sa voie.

Elle réalise, par exemple, que son amour et son respect pour le travail et l'œuvre de Maeterlinck, l'ont souvent conduite à s'effacer, sans même qu'il le lui demande : « Par une étrange ténacité de caractère qui ne peut plus et ne veut plus s'exprimer pour laisser toute la place à ce qu'elle admire, je m'étais effacée. » [MLT 534/2] S'imposer face au talent du poète était difficile, tant il lui semblait qu'il écrivait toujours mieux qu'elle : « Mon cher Maurice, pourquoi donc, veux-tu que j'écrive. Tu me diras toujours mieux et plus exactement que moi-même !... et qu'importe que cela viennent de toi ou

de moi... pourvu que la beauté naisse !... » [MLT 520] Pour ne pas l'importuner, elle avait pris l'habitude de résoudre les problèmes à ses dépens à elle : « Je constate que lorsque nous souffrons dans une séparation, moi je suis enchaînée par un contrat alors que lui n'est retenu par rien que ses habitudes puisqu'il pourrait aussi bien, avec un peu d'effort, travailler ailleurs. Ces quelques mots nets qui tranchent ou plutôt qui exposent le problème de façon à nécessiter une solution, je les retrouve dans mes papiers. Ils n'ont jamais été envoyés à lui. Cette abstention prouvait de quelle façon je solutionnais le problème à mes dépens, et pour être plus sûre de ne point l'importuner, je ne lui soumettais même pas. Exemple frappant du mélange le plus désastreux de mon caractère : lâcheté et générosité. » [MLT 523]

Pourtant, elle avait toujours été femme libre et insoumise. Dès son tout jeune âge, par exemple, elle s'était enfuie de la maison paternelle à Rouen pour monter à Paris et rencontrer Sarah Bernhardt, qu'elle admirait. De même, après la rupture avec Maeterlinck, elle refuse de se laisser enfermer dans le rôle de victime : « Et puis j'ai fait de moi trop longtemps la moitié d'un autre. J'ai su, au moment de la séparation, qu'une vie de femme-artiste, brisée au milieu, ne se raccommode pas facilement aux yeux du monde. Je savais qu'une vie de femme brisée en deux ne se raccommode pas aux yeux du public. Il préfère la victime, et en rejetant ce rôle stupide, j'ai su qu'il faudrait être mille fois supérieure que je n'étais dans la première partie, pour paraître à peu près la même dans la deuxième partie et à travers les drames. » [brouillon d'une lettre à Gabriele d'Annunzio – MLT 518]

Tout au long des carnets, c'est l'impression d'une grande force intérieure qui s'impose au lecteur, accompagnée d'une incontestable soif de vivre : « Beaucoup de vies marchent à petits pas, la mienne marche à longues enjambées », écrit-elle [MLT 529]. S'y traduit également la difficulté, pour une femme de l'époque, de s'affirmer, d'être soi : « Ma vie n'a jamais été aussi proche de moi. Elle est toute en gestation. Devant moi, de l'espace pour créer, pour être, pour exister, de n'importe quelle façon. La vie me demande

d'être. On m'a toujours demandé le contraire. Le destin m'a toujours mise dans une armoire et toutes les fois que j'ai fait quelque chose, j'ai dû d'abord défoncer l'armoire à coups de poings. Mais en même temps – à cause de tout cela peut-être une souffrance monte en moi ! La vérité c'est que les femmes vivent surtout dans les armoires ! Armoire constituée par l'amant. Armoire constituée par les enfants ou par le foyer ou même seulement par la famille ! » [MLT 530].

Et toujours, dans l'introspection, le refus du mensonge fait à soi-même : « Encore une fois mon esprit se cogne. À quoi ? Cette prison de l'esprit qui se cogne. Je me cogne à quoi ? À la pire des forces, une force pas vraie. Une chose soufflée qu'une épingle peut crever. Mais qu'aucune action, rien, rien ne peut entamer moralement. Une surface lisse où rien n'accroche. Vanité, vanité, la face même de la vanité. » [MLT 529]

Une autre partie des carnets relève du journal intime. Georgette Leblanc y relate, par exemple, son combat avec les représentants du *Sunday American*, un périodique appartenant à William Randolph Hearst (le magnat de la presse dont on a dit qu'Orson Welles s'inspirait dans le film *Citizen Kane*), duquel elle obtint un contrat pour la publication de ses souvenirs. Elle s'oppose farouchement aux modifications introduites dans son récit pour lui donner un caractère sensationnel et scandaleux : « Monsieur Green invente ça et là quelques lignes qui, à mon avis, sont inutiles – ex : une anecdote sur Anatole France etc... ou 4 pages pour expliquer que nous ne sommes pas mariés alors que cela est dit (et j'admets si l'on veut une phrase de plus pour insister) mais 4 pages ! qui sont complètement en dehors de mes idées et du caractère du livre. » [MLT 499/131]

Elle raconte également son arrivée à New York : la découverte de la ville, les problèmes de logement (un hôtel trop cher, un autre infesté de punaises), la décoration des appartements, les préoccupations relatives aux toilettes, les projets de concerts ou de récitals, les difficultés financières et aussi les sorties, les soirées, les fous-rires avec ses amis (Monique Serrure, Allen Tanner, l'éditrice Margaret Anderson, le pianiste Georges Antheil...).

Des mises en scènes de pièces de Maeterlinck : L'Oiseau bleu et Pelléas et Mélisande

Outre les carnets, d'autres documents plus anciens sont également fort intéressants. C'est le cas, par exemple, des quelques archives relatives à *L'Oiseau bleu* [MLT 509]. Elles évoquent la reprise à Paris, au Théâtre Réjane, de la mise en scène de Konstantin Stanislavsky, présentée pour la première fois à Moscou le 30 septembre 1908. Leopold Soulerjitsky avait été délégué à Paris par Stanislavsky pour travailler de concert avec Georgette Leblanc à cette reprise dont la première a vraisemblablement eu lieu le 2 mars 1911. Subsistent des projets de distribution et de costumes pour différentes scènes ; un tableau reprenant les noms des enfants-acteurs ; une lettre de Soulerjitsky à Georgette Leblanc à propos de la préparation de la mise en scène.

Au temps de sa liaison avec Maeterlinck, Georgette Leblanc avait également réalisé en 1910 la mise en scène d'une représentation privée unique de *Pelléas et Mélisande* dans le décor naturel de l'Abbaye de Saint-Wandrille, la résidence d'été du couple entre 1907 et la guerre. Un certain nombre de photos en témoignent [MLT 541]. Dans une longue lettre à son frère, elle rend compte de la représentation par le menu [MLT 499/137]. Les difficultés s'accumulèrent en effet : objets égarés, colis en retard, artistes malades... Elle raconte aussi qu'au moment de la représentation, une pluie d'orage ajouta une dimension épique au spectacle.

Des manuscrits, des articles et des dessins

Divers manuscrits permettent également de retracer l'évolution des écrits de Georgette Leblanc, notamment ses mémoires : *Souvenirs*³ et *La Machine à courage*⁴. Le tapuscrit d'une version primitive des *Souvenirs* intitulé *Histoire de ma vie* [MLT 536], contient ainsi plusieurs épisodes supprimés dans la version publiée. Épinglons également un poème d'amour dédié au couple Claire et Yvan Goll, calligraphié à l'encre de

3 *Ibidem*.

4 LEBLANC (Georgette), *La Machine à courage : souvenirs*, Paris, J. B. Janin, coll. Le Temps retrouvé, 1947.

Chine dans un élégant carnet noir [MLT 510] ainsi qu'un projet de pièce de théâtre inédite, *L'Halluciné* [MLT 513-517].

À son arrivée aux États-Unis, Georgette Leblanc a collaboré également à plusieurs journaux américains par des chroniques, souvent illustrées de ses propres dessins et caricatures⁵, qui traduisent, notamment, le regard distancé d'une Française sur le pays [MLT 500/1/1-10]. Dans un étonnant récit du voyage en voiture de six Américaines à travers l'Allemagne, en 1933, elle touche, par ailleurs, à l'Histoire : dénonçant l'antisémitisme qui sévit Outre-Rhin, elle parle des obsessions du régime (discipline, ordre et prudence) tout en racontant sa rencontre avec beaucoup d'Allemands pleins de bonté et de gentillesse ; elle dresse un portrait saisissant d'Hitler, un personnage à la fois colérique, hystérique, brutal et capable d'une grande maîtrise de soi... [MLT 500/1/012/1-2]

Photos et revue de presse

Une centaine de photos de Georgette Leblanc et/ou de Maurice Maeterlinck [MLT 541] méritent le détour, comme les deux lourds *press-books* relatant ses tournées et ses succès aux États-Unis [MLT 497-498].

De d'Annunzio à Marcel L'Herbier

Hormis Maeterlinck, plusieurs figures d'artistes se dessinent à travers le Fonds. Il en va ainsi de la correspondance entre Georgette Leblanc et le poète italien Gabriele d'Annunzio, dont elle fut, un temps, fort proche [MLT 549/2]. Ou des archives relatives à l'interprétation par la cantatrice du premier rôle, Claire Lescot, dans le film de Marcel L'Herbier, *L'Inhumaine* (1924), une œuvre clé de l'avant-garde cinématographique, un film

total qui a rassemblé de nombreux artistes de différentes disciplines : Fernand Léger pour les décors, Robert Mallet-Stevens pour la maison, Paul Poiret pour les costumes, Darius Milhaud pour la musique... Les morceaux de pellicules (avec filtres couleurs), les articles de presse, les témoignages et la robe de Paul Poiret que la cantatrice portait dans le film constituent des traces de grande valeur pour l'histoire du cinéma [MLT 535].

Un portrait d'exception

Un dernier extrait des carnets ouvrira notre conclusion : « Quand je suis avec quelqu'un je sens ses limites. Je les sens quelques fois plus que la partie dans laquelle il se meut car je me heurte à ses murs d'enceinte en éprouvant les besoins de suivre surtout le chemin de ronde pour le voir d'ensemble. » [MLT 533]

Georgette Leblanc s'interrogeait sur son rôle d'inspiratrice amoureuse de Maeterlinck en se demandant si elle n'était pas en quelque sorte instrumentalisée au service de l'œuvre que le poète poursuivait jusque dans la correspondance qu'il lui adressait [MLT 534/1]. Sans pouvoir affirmer que les traces éparses laissées par ces archives permettent de cerner dans sa totalité le chemin de ronde de sa vie, il apparaît tout au moins qu'elles nous rapprochent de la femme qui se cache derrière les héroïnes maeterlinckiennes qu'elle a interprétées (La Lumière de *L'Oiseau bleu*, Mélisande ou Monna Vanna) comme de celles qu'elle a probablement inspirées (Aglavaine, Ariane, Monna Vanna elle-même)... À travers ces documents, se dessine un portrait magnifique, celui d'une femme qui, au début du xx^e siècle, s'est débattue avec elle-même et avec les autres, pour s'affirmer telle qu'elle était, pour se réaliser pleinement.

5 Les croquis originaux, ainsi que d'autres dessins, sont conservés dans le Fonds [MLT 537-539].